L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 15 NOVEMBRE 1885. 59me Année

Dufour, Dosset & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 15 NOVEMBRE 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTE DE DEMAIN LUNDI.

Par B. Onorato, No 103 rue Toulouse—Articles de toilette, etc.

La crise politique en France.

Nous croyons avoir prouvé à deux reprises, — par le raisonnement d'abord, par les chiffres ensuite, — que les deux votes de la France, le 4 et le 18 octobre, signifiaient bien nettement: l'un, Conservation; l'autre, République, et les approbations qui nous sont venues du dehors nous donnent le droit de penser que nous avions raison. Il était donc à croire que le peuple français ayant indiqué clairement ce qu'il voulait, les hommes qu'il avait élus précisément pour le lui donner, s'empresseraient de se conformer à son désir. Il paraît qu'il n'en est rien. Ceux qui ont été battus sur la question du radicalisme, s'obstinent plus que jamais à ne pas faire de politique conservatrice; ceux qui ont été vaincus sur la question de la monarchie s'acharnent plus qu'auparavant contre la république.

Il faudrait pourtant s'entendre; il faudrait que ceux que le pays a honorés de son choix daignassent se demander ce qu'ils vont faire à la Chambre et pourquoi ils y ont été envoyés; il faudrait rendre à César ce qui est à César, au peuple français ce qui appartient au peuple français. Il est le maître, après tout—non ceux qu'il a nommés, lesquels ne sont nullement indépendants, mais purement et simplement ses mandataires, les exécuteurs de ses volontés. Il peut se tromper parfois, cela est dans l'ordre des choses possibles, mais ces messieurs n'ont pas été élus pour redresser ses erreurs.

On peut admettre aussi qu'un gouvernement fasse quelque faute pas, qu'il se jette en dehors de la voie où la nation veut être conduite. Mais du moment qu'il s'aperçoit que sa politique est contraire au vœu du pays, il doit la changer. Autrement, il usurpe. Cela est d'une vérité profonde sous un régime de suffrage universel qui place la souveraineté dans les mains du peuple. Cela est surtout d'une écrasante évidence aux yeux de ceux qui se sont battus, qui ont fait des révolutions pour fonder cette souveraineté qu'ils veulent violer aujourd'hui.

Nous concevons qu'un royaliste, un légitimiste qu'on croit à ce que l'on appelle le droit divin, cherche à escamoter la volonté populaire; il reste dans son rôle. Mais qu'un homme qui s'intitule républicain, qui s'en fait un titre de gloire, dont toutes les paroles, tous les actes sueut la démocratie, résiste ouvertement au vœu de la nation et s'obstine à lui imposer des mesures révolutionnaires, quand elle lui demande des mesures conservatrices, c'est plus que de l'usurpation, c'est de la tyrannie. Et si la situation est telle, que ces mesures révolutionnaires fassent les affaires des ennemis du régime dont il s'intitule le défenseur et doivent en précipiter la ruine, ce n'est plus seulement de la tyrannie, cela porte un nom plus odieux encore, c'est de la trahison.

Les élections se sont faites en France sur deux graves affaires, dont la responsabilité pèse, l'une—la guerre du Tonquin—sur la majorité républicaine qui détenait et détient encore le pouvoir; l'autre—la guerre religieuse—sur le parti républicain entier, beaucoup plus même sur les radicaux que sur les opportunistes. Pour ces derniers, en effet, il n'y avait là qu'un expédient; chez les premiers, c'est malheureusement une question de principe. Nous laissons de côté la question financière, qui est de tous les temps et de tous les pays. Il n'y a pas de gouvernement au monde qui résiste à la dilapidation des fonds publics. Cela est élémentaire.

En ce qui concerne la guerre du Tonquin, il a pu être commis des fautes des maladresses par le cabinet de M. Ferry; on ne saurait trop le déplorer. Le mal a pu être aggravé par les ravages qu'a exercés sur l'armée expéditionnaire une terrible épidémie; c'est un fait lamentable. Mais ici l'honneur du nom français est engagé, le drapeau ne peut se retirer devant les insurgés annamites et les Pavillons noirs. Le blâme du pays retombe sur une direction, fausse peut-être, mais il n'en résulte pas la nécessité d'abandonner le terrain conquis. Le peuple français ne peut ni ne veut se déshonorer lui-même. Il y a des modifications à apporter à l'expédition, voilà tout. Le problème est plutôt militaire que politique. Sur une pareille question, on peut renverser un ministère, non un gouvernement.

Il n'en est pas de même de la question religieuse, soulevée, poursuivie par le parti républicain, au nom même de la république—de la question religieuse qui, dans tous les pays, a le don de remuer le peuple jusqu'au fond des entrailles.

Nous voulons aller ainsi loin que possible. Nous admettons la parfaite bonne foi des républicains, quand ils se sont jetés dans la politique de persécutions dont la république souffre aujourd'hui, bien que nous soyons forcés d'avouer qu'il y a là un bien large accroc fait à la liberté de conscience—un des principaux articles du credo républicain. Mais enfin, ils ont pu se tromper sur la pensée de la France: *Errare humanum est.*

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le pays s'est nettement prononcé. Il a dit clairement aux républicains: "Vous êtes allés trop loin; je blâme, je condamne votre politique anti-religieuse." Le doute n'est pas possible à cet égard. M. Ferry n'est pas suspect de "cléricalisme", assurément. Il a été le principal instrument, la cheville ouvrière dans la guerre faite au catholicisme. Il était pourtant obligé de reconnaître dernièrement—et l'aveu devait lui être pénible—que, partout, les réactionnaires, déguisés sous le nom de conservateurs, avaient soulevé, agité la question religieuse, et que c'était à cela surtout qu'ils devaient leurs succès.

Les choses étant ainsi, on est naturellement porté à croire que les hommes qui s'intitulent républicains, qui ne font rien qu'au nom de la souveraineté populaire, vont, devant cette manifestation de la France, s'arrêter court sur la voie où ils s'étaient engagés, sinon revenir sur leurs pas. C'est tout le contraire qui a lieu, à quelques exceptions près. Ils veulent pousser plus loin l'entreprise; ils portent une sorte de défi à l'opinion publique; ils marchent à l'encontre de ses désirs, de ses volontés. Ce n'est plus seulement de l'usurpation, de la trahison, c'est de la folie, presqu'un suicide.

Il ne faut pas être catholique pour penser de la sorte, il ne faut qu'être un républicain sincère, un républicain comme on l'entend en Amérique. Et, certes, les Etats-Unis n'ont sur ce sujet rien à apprendre de la France; à la rigueur, ils lui en remontreraient sur bien des points. Jamais ici aucun parti n'aura l'idée d'aller à l'encontre de la volonté populaire, librement exprimée dans une élection générale, de vouloir maintenir les idées républicaines, par exemple, quand le pays s'est déclaré en faveur des idées démocratiques.

Ce n'est pas l'ardeur qui manque aux luttes électorales américaines; mais quand le scrutin a porté son arrêt, tout le monde se soumet; les vaincus désarment, en attendant d'autres luttes où ils comptent l'emporter, quitte à se soumettre, une fois de plus, si la majorité se déclare encore contre eux. C'est ainsi, et ainsi seulement, que peuvent subsister les républiques.

Quant au rêve de l'abolition de la Présidence que caressent certains radicaux, nous ne lui faisons pas l'honneur de le prendre au sérieux. Une Présidence forte et indépendante, pouvant mettre un frein aux entraînements parlementaires, voilà précisément ce qui manque à la France. Si les radicaux de la Chambre daignaient venir étudier sur place le jeu des institutions américaines, ils apprendraient bientôt que la présidence est la pierre angulaire de notre grande république et que c'est contre elle que viennent se briser tous les efforts du fanatisme politique.

LOUISIANE.

Le Sugar Bowl and Farm Journal, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 14 novembre:

Après un mois d'un temps sec, nous avons eu, samedi dernier, une pluie dont nous avions grand besoin dans presque toute la région sucrière. Elle a fait beaucoup de bien; elle a déterminé la chute des feuilles qui entouraient les tiges des cannes; elle a permis à la plante de mûrir plus rapidement; enfin, elle a facilité considérablement le travail de ceux qui moissonnent. Bon nombre de planteurs manquaient d'eau; ils ont pu de la sorte s'en procurer. On pouvait croire que les froids rigoureux succéderaient à cette pluie; il n'en a rien été, nous avons seulement un temps frais, et la roulaison, dans les sucreries, n'a pas été interrompue un seul instant.

Il est vrai que les cannes sont toujours un peu vertes, et que le rendement de la tonne en sucre sera faible; mais les planteurs ne s'en plaignent pas, attendu que le tonnage par acre est bien au-dessus de la moyenne. Si le temps que nous avons maintenant continue deux semaines encore, nous aurons une récolte généralement très satisfaisante. On a remarqué, en effet, une amélioration lente mais constante dans les produits de la roulaison.

La seule inquiétude des planteurs vient de la baisse des prix. On s'attendait à une hausse du sucre et de la mélasse; elle n'a pas eu lieu.

—La jolie région de Grosse Tête a été tour-à-tour soumise à des inondations et à des sécheresses, depuis plusieurs années; elle a subi bien des vicissitudes; mais la population y a conservé le courage, l'énergie, la confiance. Si l'on formait une bonne fois la crevasse Morganza, toutes les populations riveraines du Grosse Tête et de ses tributaires retrouveraient le bien-être. Espérons que ces intelligents et ingénieux habitants seront bientôt délivrés de ce fléau.

—Dans la paroisse Iberville nous remarquons d'abord la propriété Broquet et l'ancienne habitation Bookah, appartenant maintenant à l'Hon. G. J. Gay. Il y a là de très beaux animaux. La ferme est dirigée par M. J. S. Bookah qui y est établi depuis 1852.

M. Félix Charleville cultive le coton et le maïs sur le Bayou Bear, mais il n'y demeure pas.

MM. Slack et Holliday cultivent environ 70 acres. L'habitation Bank en a 50 en culture. Sur la propriété Keep, on fait l'élevage.

M. John Solari exploite 90 acres.

M. Lepaire cultive 240 acres sur le Bayou Grosse Tête, sur le chemin qui conduit à Tigerville.

Vient ensuite Belle View à M. O. Campbell, de la Nouvelle-Orléans; il y a là 400 acres, surtout en coton.

Trinity, à M. S. F. Davis, a 237 acres de riz; M. Davis a aussi un intérêt dans la plantation de 240 acres de riz de Bay Farm. Sur Trinity nous comptons 10 acres de plant de cannes, 60 de souches, 110 acres de maïs et de fèves plates, 450 de coton. On y fait aussi l'élevage du sorgho.

M. Joe Le Parre a en 10 acres d'oignons, qu'il avait semés en novembre, qu'il a récoltés en mai; il a ensuite semé sur le même terrain du maïs et des fèves plates.

M. G. J. Bush, maître de poste à Rosedale, a 10 acres de coton, 12 de maïs; il cultive les oignons avec succès; de 5 livres de semence, il a tiré 105 barils.

La propriété Augusta, appartenant à Mme A. H. Gay, et dirigée par M. Geo. Bookah, a une belle récolte de cannes.

Shady Grove, à l'Hon. S. J. Gay, a une belle récolte de cannes.

Sweet Levonia a disparu en partie, par suite de la crevasse. A la place, il n'y a qu'une immense trouée.

Dans la paroisse Pointe Coupée, en arrière de West Baton Rouge, nous trouvons Valverda, à MM. Stauffer, Ehrlman et Cie, et dirigée par M. Jas. K. Tickett; il y a 200 acres de coton et 25 de maïs. Le travail y est fait par des tenanciers.

L'habitation Fair Oak, à MM. Gumbie frères et Meyer, située à l'embouchure du bayou Maringouin et sur le Fordoche, est dirigée par M. Jannes Gum; elle a 500 acres de coton, 100 de maïs; elle est cultivée à la part par 60 ouvriers.

Forest Home, à M. Alex. T. McKneely, a 50 acres de coton, 8 de maïs.

Sur l'établissement Cane Brake il y a 8 planteurs très actifs.

M. Calder possède sur l'établissement Cane Brake 900 acres, où il va faire l'élevage.

Le Bureau de Poste de la Station Fordoche est bien loin de là. L'habitant est obligé de faire 12 milles jusqu'à Musson pour obtenir ses lettres ou son journal. Du côté du New Texas Landing, il y a une distance de 23 milles.

Sur le Bayou Maringouin, l'habitation Vernalia a 250 acres de coton et 60 de maïs.

Eldorado, à MM. Bickham et Moore, a 175 acres de cannes, 600 de coton, 75 de maïs. M. W. Barrow dirige cette habitation depuis 10 ans.

MM. Cahn et Loeb tiennent le magasin d'Eldorado.

Kenmore, au Dr B. Barrow, a 500 acres de coton, 200 de maïs, 5 d'avoine, 4 de sorgho.

Sur Belmont, le col. T. G. Sparks a 300 acres de coton, beaucoup de maïs, de poix, de patates douces et de magnifiques volailles.

Nous touchons ici à la paroisse Iberville. M. C. T. Fair et Co. ont, sur Gould, 200 acres de coton.

M. J. A. Materne, de la paroisse St-Martin, est venu s'établir à Iberville; il a grandement amélioré l'habitation Magnolia; il y cultive 60 acres de coton, 15 de maïs, 4 d'avoine.

MM. Materne et McArdle dirigent aussi l'habitation Rose Bud.

M. McArdle a 200 acres de coton; il dirige sa ferme en homme pratique.

Il est question d'une compagnie du Massachusetts qui se formerait pour exploiter les anguilles dans les marais Choctawa.

M. Henri Pellichet entretient avec amour une ferme où il veut finir ses jours.

L'habitation de M. P. L. Lorio, en bas du bayou Maringouin, est tout entière cultivée en coton.

Encore plus bas, M. V. Robinson cultive le coton avec succès; il a 112 ruches d'abeilles.

— Tout le 7me et le 9me "ward" de la paroisse Iberville s'approvisionnent au magasin de MM. Bargos et Lacoste.

Corinne, à M. Jos. Lepère, a 150 acres de coton, 75 de maïs.

Mme P. Landry a de beaux champs de coton.

— Nos chemins sont en bon état en ce moment. Ceux qui en avaient charge ont eu le bon esprit de les réparer, ainsi que les ponts, pendant qu'il faisait beau temps. Une localité comme la Nouvelle-Ibérie ne peut se passer de routes et de rues convenables.

— Le Département de l'Agriculture de Washington doit envoyer bientôt en Louisiane deux savants pour y continuer les études relatives à la canne à sucre, comme on l'a déjà fait pour le sorgho. Il est en correspondance constante avec MM. H. C. Warmoth et John Dymond dans ce but.

Le Commissaire Colman compte aussi envoyer le Professeur Wiley en France et en Allemagne pour y faire des études sur les nouveaux procédés employés dans la fabrication du sucre. On fonde de grandes espérances sur les résultats de la mission du savant professeur.

—Le Dr. W. O. Atwater, l'éminent chimiste, professeur à l'Université Wesleyan, a envoyé à M. W. C. Stubbs, Directeur de la Station expérimentale de l'industrie sucrière en Louisiane, une lettre de félicitations et d'encouragement.

—La grande fonderie Fulton, de St-Louis, vient de souscrire une somme de $100 annuellement, pour la durée de cinq ans, en faveur de la même Station expérimentale établie en Louisiane.

On voit quelle importance on attache au loin à cette belle entreprise.

Nous publierons, mardi, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

☞ Voir l'annonce de M. Charles F. Gonthier, marchand-tailleur, rue Carondelet, No. 44, entre Gravier et Union.

Les cafés-concerts

DE PARIS-LES ARTISTES.

(Extrait du *Temps.*)

A-t-on remarqué dans l'un des derniers feuilletons de M. Weber les chiffres suivants: Sur 928,000 fr. de droits d'auteur perçus par la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique pendant son dernier exercice, 521,000 fr. proviennent des cafés-concerts. Les cafés-concerts ont donné 524,000 fr. contre 404,000 fr. donnés par les théâtres. Où trouver une preuve plus forte, plus péremptoire, plus évidente de la place capitale que le café-concert occupe aujourd'hui dans les amusements publics? Sans jamais déranger les feuilletonistes du lundi, presque sans réclame dans les journaux, ignorés du public mondain, délaissés par les observateurs des mœurs du temps, par la seule force des séductions offertes au goût populaire, voilà où en sont arrivés les cafés-concerts. 524,000 fr. de droits d'auteurs contre 404,000 fr. dans les théâtres.

S'étonnera-t-on après cela que notre collaborateur Francisque Sarcey soit si préoccupé de cette vogue grandissante qui menace l'avenir de ce théâtre qu'il aime d'un si vif amour? S'étonnera-t-on que le critique de la grave *Revue des Deux-Mondes*, M. Brunetière, dans son dernier article, n'ait pas dédaigné de jeter un coup d'œil sur les chansons de ces cafés-concerts comme sur des manifestations qui ont leur valeur indicative pour l'esprit contemporain? S'étonnera-t-on enfin que nous ayons eu la curiosité de voir de près ce monde qui a grandi envers et contre toutes les autorités dont dépendent ordinairement les réputations, et sur lequel on n'a généralement que des jugements tout faits, c'est-à-dire aussi peu justifiés que possible?

Il manque bien des nuances à la langue française. Nous allons être obligés d'employer l'expression de poète à propos de production où il n'y a point de poésie, et de celle de musicien à propos de composition où la musique n'a pas toujours grand'chose à voir. Qu'il s'agisse du Grand-Opéra ou d'un simple café-chantant du quartier Latin, on dit étoile, chanteur, artiste; le vocabulaire est le même. Nous tâcherons pourtant de distinguer quand il y aura lieu.

Amusement essentiellement populaire, le café-concert recrute presque exclusivement son personnel dans le peuple. C'est là sûrement le secret d'un succès qui a paru inexplicable à peu près à tous les lettrés qui ont essayé d'en analyser les causes. Il y a entre le public et les artistes une communion intime où la science et l'étude entrent pour fort peu de choses et où l'instinct est presque tout. Aussi le don suffit-il au café-concert plus qu'en aucun autre endroit. Nulle part le génie n'est aussi spontané, aussi libre de toute contrainte préparatoire. Une jolie voix, un accent vibrant, il n'en faut pas plus pour passer subitement étoile et fournir une brillante carrière. Nous avons lu un certain nombre de biographies d'artistes de cafés-concerts; invariablement elles commencent dans des termes analogues à celle de M. Bourgès dont nous transcrivons ici les dernières lignes:

"Bourgès est natif de Bordeaux. Il débuta dans la carrière artistique en 1863. A Agen, où il était ouvrier, il apprit un jour qu'un concert devait être donné par une troupe de passage; il s'empressa d'offrir son concours comme amateur. Il eut un succès tel que le directeur de la petite troupe lui fit immédiatement des propositions d'engagement qu'il accepta...." M. Bourgès est actuellement à la Scala, où depuis six ans il tient le premier rang sur l'affiche.

Les célébrités féminines du café-concert ont à peu près toutes commencé sans plus d'éducation première. Les débuts de Mme Thérésa dans la vie artistique sont une histoire trop connue pour qu'on la rappelle ici. Mme Judic a eu beaucoup à apprendre pour passer d'élève à l'Eldorado diva aux Variétés. Mme Amiati, la chanteuse nationale, a été considérée, dès le premier jour, comme un astre de première grandeur, alors qu'elle était, dit-on, encore incapable de déchiffrer le moindre morceau. Faut-il ajouter que beaucoup d'artistes, et des plus aimés du public, comme disent les affiches, jugent inutile une science dont ils se sont bien passés pour leur premiers succès, et qu'ils vivent et meurent sans se soucier du solfège plus que de l'orthographe.

Mais, demandera-t-on, comment apprendre un air quand on ne sait point la musique? Il y a plusieurs moyens, dont le premier est de faire l'air soi-même. Voici comment procède un artiste à qui nous rendons quelquefois visite: son poète ordinaire lui apporte une chanson; l'artiste la corrige, y fait les modifications que sa connaissance des goûts du public lui inspire, en un mot approprie la chanson à son *genre* particulier; puis il octroie au poète une somme que nous devons déclarer modique et..... signe la chanson.

Cela fait, il se met en devoir d'en composer la musique. Debout au milieu de son salon orné de maints portraits de lui, de toutes ses photographies dans des costumes qu'il a illustrés, des couronnes de laurier qui lui ont été décernées, il fredonne et siffote les lambeaux d'airs que recouse sa mémoire complaisante. Près de lui, un pauvre diable de pianiste note, au fur et à mesure de l'"inspiration", les bouffons remémorés, il arrange, compose l'orchestration et, son travail achevé, le livre au chanteur, qui signe de nouveau. Le pianiste est grassement payé, cinq francs par séance, et l'artiste, ayant pris à son compte paroles et musique, émarge à la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Ce moyen n'est à la portée que des artistes arrivés. Lorsqu'il y a un vrai compositeur et que l'interprète auquel il confie sa chanson ne sait pas la musique, force est de s'y prendre autrement. Comment le peuple apprend-il les chansons? En les entendant répéter. Ce qui ne s'apprend pas par les yeux s'apprend par l'oreille. Et c'est ce que fait le chanteur ignorant. On lui serine l'air jusqu'à ce qu'il le sache comme un merle. C'est même à peu près le seul enseignement donné dans les conservatoires fondés en vue des cafés-concerts. Car le hasard ne suffirait pas, on le pense bien, à recruter leur personnel artistique. Les cafés-concerts ont aussi leurs conservatoires! Il est vrai que nous vous avons prévenus que les mêmes mots ne désignent pas toujours les mêmes choses, suivant le milieu dont on parle. La plus considérable, la plus connue et la plus ancienne de ces institutions, est elle que M. Duhem a créée.

Ce conservatoire, si donc nous osons nous exprimer ainsi, est situé rue Sainte-Apolline. Il consiste en deux pièces, représentant une surface de quatre-vingts mètres carrés environ, à savoir, une petite pièce en antichambre dans laquelle est placé un piano, et un salon où M. Duhem reçoit ses visiteurs. La première fois que nous nous y sommes rendu, nous nous sommes arrêté un moment sur le palier, effrayé des cris qui sortaient de l'appartement. Pourtant, reprenant courage, après avoir tiré vaillamment plusieurs fois le cordon de la sonnette, nous avons fait irruption dans le local. Autour du piano sur lequel un monsieur chauve frappait à coups redoublés, une trentaine de jeunes filles, auxquelles étaient mêlées quelques dames plus âgées, répétaient à tue-tête le refrain de *La Bonne d'enfant*, qu'étudiant à donner à leur débit le plus de piquant possible par une mimique assortie aux paroles et par des gestes aussi expressifs que le permettait le peu d'espace réservé à chacune d'elles.

Vraiment rien n'était plus drôle à voir, une fois les oreilles habituées à ce déluge de vocalises, que toutes ces femmes se démenant sur place, toutes dodelinant de la tête avec des grâces étudiées et toutes prodiguant d'un air entendu des sourires pleins de réticences aux passages scabreux de la chanson. Elles étaient à ce point pénétrées de rôle, que nous pûmes traverser leur groupe sans que notre présence les gênât le moins du monde. Un quart d'heure après notre entrée dans le salon, M. Duhem, qui était très entouré, voulut bien nous apercevoir. Dailleurs, après que nous lui eûmes exposé le motif de notre visite, il mit à notre disposition, avec une complaisance parfaite, tous les renseignements relatifs à son conservatoire.

M. Duhem, qui a chanté dans la plupart des cafés-concerts de Paris, est également compositeur de musique et librettiste. Par conséquent, son intérêt d'auteur est que ses chansons soient chantées le plus souvent possible. Afin d'y arriver, il a eu l'ingénieuse idée de réunir un certain nombre de jeunes personnes se croyant la vocation artistique, auxquelles il a fait, durant un mois, seriner gratuitément par son pianiste un répertoire de quinze à vingt de ses propres chansons.

Il est, d'autre part, en rapport avec tous les directeurs de cafés-concerts de province. Sur la demande de ceux-ci, accompagnée d'une somme destinée à payer les frais de voyage de la débutante, le directeur du conservatoire de la rue Sainte-Apolline expédie une à une ses élèves, qui partent, engagées pour une ou plusieurs saisons, à des appointements variant de 150 à 300 fr. par mois.

Si la chantense est mal douée, si son talent est médiocre, si elle ne plaît physiquement qu'à demi, elle lui sera difficile de sortir de la province, elle ne reviendra à Paris que pour étudier d'après la methode Duhem son nouveau répertoire et repartir. Si elle acquiert quelque action sur le public, un café-concert parisien finira toujours par la faire débuter et promptement elle pourra se faire sacrer étoile. Si même elle est simplement capable de débiter une chanson sans trop faire souffrir les auditeurs et qu'elle joigne à cela un minois plaisant, peut-être obtiendra-t-elle encore un engagement à Paris, car les cafés-concerts ne s'adressent pas seulement à l'oreille des spectateurs, mais aussi à leurs yeux.

A côté des étoiles dont le premier mérite est de chanter et qui peuvent se passer de beauté, ils ont besoin de jolies femmes dont le premier mérite doit être l'agrément extérieur et pour qui le talent vocal n'est que secondaire. Ces dernières sont ce qu'on appelle les "poseuses ou dames du bouquet" dans les cafés-concerts d'été, et "levers de rideau" dans les cafés-concerts d'hiver. Quiconque est allé un soir d'été au concert des Ambassadeurs ou à l'Alcazar les a vues, savamment maquillées et vêtues d'étoffes de couleurs tendres, qui demeurent assises en corbeille autour de la scène et posent, c'est le mot, pendant toute la durée du spectacle.

Nous avons cherché à savoir auprès des spécialistes si l'expression "dame du bouquet" tire son origine de ce que les personnes ainsi désignées figurent un bouquet de jolies femmes, ce qui serait courtois, ou si plus simplement cette expression signifie que lesdites personnes acceptent volontiers les fleurs que leur offrent les spectateurs galants. Nous craignons pour la morale que cette dernière explication ne soit la plus juste, attendu que les "dames du bouquet", obligées à des toilettes coûteuses, sont généralement rémunérées à raison de 150 francs par mois. Pendant la saison d'hiver, la "poseuse" devient "lever de rideau". C'est elle qui chante devant les banquettes au commencement du spectacle.

M. Duhem, dont les débuts comme Mécène furent pénibles, a vu rapidement prospérer son conservatoire. On prétend que maintenant il arrive à toucher, bon an mal an, dix mille francs de droits d'auteur par ce système. Il n'a pas de peine à recruter ses élèves, qui sont, en général, des jeunes filles désireuses d'échapper à toute espèce de tutelle et séduites par l'attrait de la vie facile des planches. Les conditions pour l'admission sont des moins sévères. Il suffit, pour cela, de posséder le moindre filet de voix. Récemment, quinze jeunes filles renvoyées des Magasins du Louvre sont venues se présenter comme élèves. Elles ont été acceptées presque en bloc.

Le directeur du conservatoire de la rue Sainte-Apolline s'enorgueillit d'avoir donné leurs premières leçons à Mmes Bonnaire, Defrasne, Bécat, Violette, qui sont actuellement des étoiles de première grandeur au café-concert. Mme Bonnaire a même dépassé cette étape par ses débuts au Châtelet à l'ouverture de la présente saison.

Pour les artistes mâles, il n'existe point de mode de classement comme pour les dames; il n'y a pas parmi eux d'étoiles et de "levers de rideau" non plus que de "messieurs du bouquet." Tous sont sur le même rang, sauf des cas rares de vogue passagère ou parfois durable, motivée par des talents spéciaux, celui, par exemple, de jouer de la clarinette avec le nez, ou par des infirmités corporelles et vocales que le public des cafés-concerts décrète séduisantes. Tous indifféremment doivent posséder de la voix, mais, la encore, c'est généralement le physique plus que le goût ou les aspirations particulières du sujet qui lui font choisir son genre: la chanson sentimentale appartient de droit à l'artiste doué d'une tournure et d'un visage agréables; les chansons grivoises et bachiques sont dévolues à ceux d'allure plus ou moins grotesque et pourvus d'un masque comique.

Les artistes hommes gagnent en moyenne, dans les cafés-concerts parisiens de premier ordre, tels que la Scala, l'Eldorado, l'Alcazar, le Concert-Parisien, etc., de 30 à 60 francs par soirée. Ces chiffres dépassent de beaucoup la moyenne ordinaire des théâtres. Les émoluments diminuent naturellement à mesure que l'on arrive à ce qu'on appelle le concert de quartier, comme le Prado, la Gaîté-Montparnasse, Robino, le concert des Ternes, etc., pour devenir absolument intimes dans les cafés-bouges que l'argot a marqués du nom de "beuglants," où l'on a pas de troupe attitrée et où l'on engage d'inconcevables chanteurs au cachet. Ces pauvres diables fâméliques se réunissent à la Chartreuse, un estaminet situé proche la porte Saint-Denis, et c'est là que les directeurs d'établissements inférieurs viennent se pourvoir, pour un nombre restreint de soirées, d'artistes en harmonie avec leur public.

Dans les concerts de premier rang, les étoiles reçoivent de 50 à 3000 francs par soirée. Des étoiles, on descend sans transition aux "poseuses" et aux "levers de rideau", dont les appointements ne dépassent guère 200 francs par mois. Dans les concerts inférieurs où l'on n'a pas d'étoiles, les appointements varient entre 10 francs et 1 franc par soirée.

On devine à quelles criantes misères correspond ce dernier chiffre. Et pourtant on ne manque jamais d'artistes hommes et femmes à un franc le cachet pour la soirée. Tantôt ce sont de pauvres gens laborieux à leur façon qui ajoutent ce modique gain à leur modique journée; tantôt des bohèmes dont c'est la suprême ressource; tantôt des ambitieux confiants dans l'avenir, fiers d'être artistes et qui se croient à un bout du chemin à l'autre bout duquel quelques artistes de café-concert ont trouvé une popularité parfois vraiment extraordinaire. Certains exemples sont faits pour griser. Mme Thérésa a eu une vogue européenne, l'impératrice Eugénie voulut l'entendre. Plus récemment Mme Amiati a soulevé d'indescriptibles enthousiasmes.

M. Bourgès trouve le moyen de faire répéter le refrain de ses chansons par la salle tout entière. Le refrain achevé, c'est l'artiste qui applaudit le public en lui adressant des encouragements narquois. On se souvient peut-être d'un procès survenu entre un directeur de café-concert et M. Pauline. Ce dernier, trouvant sa loge insalubre, demandait des améliorations extravagantes. Il poussait même la plaisanterie jusqu'à réclamer l'installation, dans la loge idéale qu'il rêvait, d'un appareil à douches. Néanmoins son public prit fait et cause pour lui et l'on put alors s'égayer à lire dans certains certains journaux une revendication véhémente des droits de l'artiste signée par des étudiants et des commis de magasins de nouveautés qui s'intitulaient: la *Jeunesse Pauline*. Oh est le héros qui suscitera de pareils fanatismes!

L'Appel au Peuple, qui se publie à Auch, France, annonce que, sur l'initiative de M. de Mautrey, une souscription est ouverte dans le Gers pour offrir à M. Paul de Cassagnac une palme d'or portant en exergue:

4 Octobre 1885

A M. Paul de Cassagnac

Député du Gers

A l'Infatigable Ouvrier de l'Union Conservatrice

Ses 45,000 Electeurs

A l'assommoir:

—Dis-moi, ma vieille branche, qu'est-ce qui t'effrayerait le plus si j'étais député comme l'ami Baïly, et que tu me voyais à la tribune?

—Moi!.... c'est le verre d'eau.

Un fait géologique des plus étonnants s'est produit, dernièrement, vers six heures, à la batterie du nord, à Montaganem, dit la *Tigre*:

"Depuis deux jours, la nombreuse famille qui vit sur le terrain en attendant que les travaux du port commencent et qu'on y installe le chantier à blocs, inquiète de crevasses, de bruits souterrains, couchait en dehors de son jardin, où vendredi l'attendait un spectacle inouï de dévastation.

"Le père, au moment d'entrer, dut retenir son cheval qui reculait épouvanté. Un bruit sourd d'une seconde, et un cataclysme se produisit, engloutissant sous la mer un énorme cube de terre et rochers de plus de 500,000 mètres cube.

"Le jardin, les travaux de la batterie, haies, broussailles, canons, étables, bêtes porcines, volailles, tout s'était mis en mouvement vers la mer, avançant de plus de 25 mètres tout en conservant non seulement leur position relative, mais sans que les maisonnettes aient été trop endommagées.

"On circule avec précaution à travers les horribles fissures de l'éboulement et on constate avec stupéfaction que la montagne s'est affaisée dans un trou immense sous la croûte argileuse du terrain, tandis que du côté de la mer, au contraire, le sous-sol relevé de plusieurs mètres a mis, sur 200 mètres de long, à nu les sables, rochers et produits sous-marins.

"Les eaux, cause probable du désastre, ont tari; elles sont peut-être la seule cause du déplacement de cette énorme masse, qui peut s'expliquer aussi par un mouvement volcanique."

Tandis qu'aujourd'hui les pérégrinations aux lieux saints s'effectuent par voie de chemins de fer, de steamer, ect., un brave homme d'Espagnol, Ignacio Martinez, natif de Valladolid est sur le point de terminer le pélérinage à Jérusalem qu'il a entrepris de faire à pied il y a deux ans.

Revêtu du vêtement traditionnel des pélerins des anciens temps, il a traversé la France, la Suisse, l'Autriche, la Hongrie, la Bosnie et la Turquie; de Constantinople il a gagné la Judée, en passant par l'Asie Mineure et la Syrie; puis il est revenu par le même chemin. Ces jours-ci il est arrivé en Styrie. Avant de rentrer en Espagne il va encore toujours à pied, se rendre à Rome pour y recevoir la bénédiction du pape.

Dédié aux admirateurs de tétralogie et de *Niebelungen*:

Deux wagnéromanes enragés cognent du piano à outrance, à deux heures après minuit, dans un hôtel meublé.

Entre deux reprises, ils entendent le confrère paisible d'un voisin. Alors les forcenés, frappant contre la cloison:

—Est-ce qu'il ne va pas bientôt se taire, celui-là!....

Petit cours de géographie politique:

Dans la presqu'île des Balkans, vraie Macédoine de peuples et de races, l'élément hellénique va s'étendant comme une tache de Grèce, et bientôt la domination turque aura disparu sans laisser de Thrace.

Les travaux entrepris dans la salle des Etats, de Paris, touchent à leur fin. Dans quelques jours, les sculptures dont l'architecte du Louvre, M. Edmond Guillaume, décore cette salle, seront mises en place.

Seize médaillons représentant les peintres français les plus célèbres décorent dès maintenant les voussures de la salle des Etats. Ces médaillons, exécutés par les sculpteurs Verey, Jules Coutan, Delaplanche, Dervillon, Barthélemy, Manigler, Jules Noël, Mabille, J. Frère, Roullman, G. Lange, Tournois, Truffot, Barrau et Perey, sont disposés sur les grands côtés de la salle et donnent les portraits de: Jean Cousin, Jean Clouet, Nicolas Poussin, Claude Gellée dit le Lorrain, Pierre Mignard, Eustache Lesueur, Charles LeBrun, Hyacinthe Rigaud, Antoine Wattau, François Boucher, Joseph Vernet, Jean Baptiste Greuze, Dominique Ingres, Eugène Delacroix, Hippolyte Flandrin et Théodore Rousseau.

Chacun de ces médaillons est gardé par deux génies des arts, exécutés par MM. Jules Coutan, Mabille, Delaplanche et Manigler.

Entre ces médaillons, adossés à la grande galerie du bord de l'eau, se trouve la France ancienne protégeant les arts, symbolisée par une fleur de lys et due au ciseau de M. Jules Thomas.

En face, dans l'arrière-voussure adossée aux salles françaises, on a placé la France moderne couvrant de son égide le Génie des arts, symbolisée par les lettres R. F., œuvre de M. Hiolle.

Aussitôt que la salle des Etats sera terminée, on y exposera les tableaux de l'école française qu'on a perdus les lanternaux trop bas et les bouches de calorifère des salles supplémentaires situées au troisième étage du pavillon de la Colonnade.

Un frère aîné du volapuk!

A propos de la nouvelle langue universelle, le volapuk, qu'on est en train de confectionner, il peut être curieux de rappeler qu'un Allemagne, il y a quelque cent ans, on inventa aussi une langue universelle qu'un savant baptisa du nom suposé du "compagnolgoseiri." On en fit un dictionnaire et un des adeptes traduisit en cette langue quelques poèmes de Klopstock, ainsi que le "Livre des recettes de la bonne cuisinière allemande." Ces traductions sont ce qui reste aujourd'hui de cet essai de langue universelle.

Personne, du reste, n'y a jamais rien compris.

Décédée samedi matin à 8 heures à l'âge de 48 ans Mlle CÉLESTE KIRSHAW. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu dimanche, à 1 heure P. M., du No 82 Avenue Napoléon, entre les rues Laurel et Constance. Le convoi funèbre passera au coin des rues Remparts et